

Abattre pour conserver. Protéines, organisations internationales et faune sauvage africaine

Citation for published version (APA):

de Bont, R. (2022). Abattre pour conserver. Protéines, organisations internationales et faune sauvage africaine. In G. Blanc, M. Guérin, & G. Quenet (Eds.), *Protéger et détruire: Gouverner la nature sous les tropiques (XXe-XXIe siècle)* (pp. 189-211). CNRS Editions.

Document status and date:

Published: 01/01/2022

Document Version:

Publisher's PDF, also known as Version of record

Please check the document version of this publication:

- A submitted manuscript is the version of the article upon submission and before peer-review. There can be important differences between the submitted version and the official published version of record. People interested in the research are advised to contact the author for the final version of the publication, or visit the DOI to the publisher's website.
- The final author version and the galley proof are versions of the publication after peer review.
- The final published version features the final layout of the paper including the volume, issue and page numbers.

[Link to publication](#)

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal.

If the publication is distributed under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license above, please follow below link for the End User Agreement:

www.umlib.nl/taverne-license

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us at:

repository@maastrichtuniversity.nl

providing details and we will investigate your claim.

Download date: 20 Jul. 2024

Chapitre 7

Abattre pour conserver

Protéines, organisations internationales et faune sauvage africaine (1955-1965)

Raf De Bont

En 1962, l'écologiste états-unien Raymond F. Dasmann, spécialiste de la faune sauvage, publie dans le *Pacific Discovery* un article sinistrement intitulé : « Conservation by slaughter » (Abattre pour conserver)¹. Il y présente les travaux qu'il a menés en Rhodésie du Sud, le futur Zimbabwe, avec deux autres chercheurs nord-américains titulaires d'une bourse Fulbright, Archie Mossman et Thane Riney. Tous trois s'étaient demandé si la « récolte » (*cropping*) de faune sauvage ongulée sur des terres marginales et la vente de leur viande s'avèreraient rentables commercialement et, le cas échéant, quels revenus générerait cette activité en comparaison des pratiques d'élevage intensif.

Une expérimentation, mise en œuvre au ranch de Ian et Alan Henderson, leur fournit les résultats escomptés : une telle récolte d'ongulés sauvages semble plus lucrative que l'élevage de bétail – un argument de poids, note Dasmann, en faveur de la préservation des espaces naturels. En effet, plutôt que de détruire les écosystèmes naturels pour installer des exploitations, on peut se contenter de

1. Ce chapitre est une version révisée et traduite d'un article plus exhaustif : Raf De Bont, « Eating Game: Proteins, International Conservation and the Rebranding of African Wildlife, 1955-1965 », *The British Journal for the History of Science*, 53, 2020, p. 183-205. Les recherches ont été menées au sein du projet VICI Moving Animals (VI.C.181.010), financé par la Netherlands Organization for Scientific Research (NWO).

Protéger et détruire

« récolter » une partie des bêtes naturellement présentes sur ces terres considérées comme vierges.

L'article de Dasmann est toutefois loin d'être triomphant. L'auteur ne cache pas avoir mené cette expérience sans gaieté de cœur : « Il nous fallut abattre en grand nombre des animaux comptant parmi les plus beaux de cette terre pour mieux prouver à tous qu'on ne doit pas les massacrer à tort et à travers. » Ce n'est pas non plus sans réticence qu'il recourt aux arguments économiques : « La surpopulation mondiale est aujourd'hui telle qu'elle nous contraint à faire valoir des arguments sonnants et trébuchants pour vendre un programme de préservation de la faune sauvage². »

Sous sa plume, l'intérêt économique potentiel de la récolte de faune sauvage prend un tour dramatique et radical. Dix ans plus tôt, de telles idées n'auraient pas manqué de susciter la controverse ; à l'époque où il publie son article, elles sont largement acceptées au sein de la communauté internationale des défenseurs d'une préservation de la nature. Aux alentours de 1960, des documents officiels émanant d'instances comme l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) soutiennent ouvertement l'idée selon laquelle la faune sauvage africaine pourrait constituer une bonne source de protéines pour les humains.

À la même époque, plusieurs grandes figures mondiales du conservationnisme, comme Julian Huxley, Frank Fraser Darling ou Edgar Barton Worthington, prônent la récolte de faune sauvage comme une alternative écologique au pastoralisme traditionnel comme aux pratiques modernes d'élevage. En une dizaine d'années à peine, la consommation de gibier s'est imposée dans « l'imaginaire sociotechnique » – selon l'expression de Sheila Jasanoff – des conservationnistes occidentaux partisans d'un développement soutenable de l'Afrique³.

2. Raymond Dasmann, « Conservation by Slaughter », *Pacific Discovery*, 15-2, 1962, p. 3.

3. Jasanoff définit les imaginaires socio-techniques comme « des visions de futurs désirables qui sont collectivement partagées, institutionnellement stabilisées et diffusées dans l'espace public, et qui reposent sur une compréhension commune des formes de vie sociale et d'ordre social qu'il serait possible d'atteindre par le biais et le soutien d'avancées scientifiques et technologiques ». À ce propos, voir notamment : Sheila Jasanoff, « Future Imperfect: Science, Technology, and the Imaginations of Modernity », in S. Jasanoff et S.-H. Kim (dir.),

Abattre pour conserver

Cette promotion d'une « récolte » durable de la faune sauvage africaine n'a attiré que tardivement l'attention des historiens. Les travaux récents, sans méconnaître le rôle de réseaux internationaux d'écologistes occidentaux, se sont surtout intéressés à des contextes nationaux ou régionaux particuliers. Jane Carruthers, dans une vaste étude consacrée à l'histoire de l'élevage en Afrique du Sud, retrace notamment comment cette pratique a transformé les paysages agricoles au cours du XX^e siècle. Reuben Matheka a étudié la récolte de faune sauvage au Kenya en lien avec les premières formes de participation communautaire à la conservation de la nature dans les années 1950 et 1960⁴. Etienne Benson, enfin, a montré en quoi les imaginaires relatifs à la récolte de faune rejoignaient les études scientifiques sur la territorialité animale menées en Ouganda à l'époque de sa décolonisation⁵.

Ce chapitre, tout en s'appuyant sur les travaux existants, déplace en partie la perspective. Je m'attache notamment à la dimension symbolique prise par ce principe de récolte faunique au sein des réseaux conservationnistes à l'échelle mondiale. Le petit groupe de savants qui en fit la promotion n'entendait pas seulement transformer l'économie alimentaire africaine, mais aussi transfigurer les objectifs, les méthodes et le rayonnement international du conservationnisme. C'est ce double projet qui m'intéresse ici.

Comment expliquer le brusque changement d'attitude des cercles conservationnistes mondiaux vis-à-vis de la faune sauvage africaine ? Entre 1955 et 1965, on voit cette dernière passer du statut d'objet à protéger de toute intervention humaine à celui de ressource appelant une gestion volontariste. Un ensemble de facteurs scientifiques, institutionnels et politiques contribuent à cette évolution. L'avènement

Dreamscapes of Modernity. Sociotechnical Imaginaries and the Fabrication of Power, Chicago & Londres, The University of Chicago Press, 2015, p. 1-33.

4. Jane Carruthers, « "Wilding the Farm or Farming the Wild"? The Evolution of Scientific Game Ranching in South Africa from the 1960s to the Present », *Transactions of the Royal Society of South Africa*, 63-2, 2008, p. 160-181 ; Reuben Matheka, « The International Dimension of the Politics of Wildlife Conservation in Kenya, 1958-1968 », *Journal of Eastern African Studies*, 2-1, 2008, p. 112-133.

5. Etienne Benson, « Territorial Claims: Experts, Antelopes, and the Biology of Land Use in Uganda, 1955-75 », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 35-1, 2015, p. 137-155.

Protéger et détruire

de nouvelles théories scientifiques, le réaligement des organisations internationales et l'approche de la décolonisation forment un contexte dans lequel la consommation de gibier peut être présentée comme un imaginaire sociotechnique séduisant pour l'Afrique.

« *Conservation dynamique* » vs « *préservation statique* »

La « nouvelle approche pour la conservation en en Afrique », pour citer Dasmann, est l'œuvre d'un groupe restreint⁶. Le maître à penser de ces autodésignés « néo-conservationnistes » est le « philosophe naturaliste » écossais Frank Fraser Darling⁷. D'abord spécialiste de la dynamique des populations de cerf élaphe, Fraser Darling élargit son champ d'étude au cours des années 1950 pour s'intéresser à la faune sauvage africaine. En à peine dix ans, si l'on en croit ses contemporains, l'Écossais « domine le champ de l'écologie africaine⁸ » – une hégémonie qu'il met à profit pour faire l'apologie de la récolte de faune sauvage⁹.

Si Fraser Darling est le principal théoricien des « néo-conservationnistes », deux de ses collègues britanniques assurent le gros du travail de relations publiques : le biologiste évolutionniste et ancien directeur de l'Unesco Julian Huxley ; l'écologiste et administrateur scientifique Edgar Barton Worthington¹⁰. Autour de ce noyau dur de grands savants anglais, un groupe de jeunes écologistes de la faune se forme

6. Raymond Dasmann, *African Game Ranching*, New York, The Macmillan Company, 1964, p. 34.

7. Dasmann note par exemple qu'il a une « dette karmique » envers Fraser Darling : University of California Regional History Project, *Raymond F. Dasmann. A Life in Conservation Biology. Interviewed and Edited by Randall Jarrell*, UCSC Library, 2000, p. 32, <https://escholarship.org/uc/item/4j9397s9> (consulté le 24 mars 2022).

8. Noël Simon, *Between the Sunlight and the Thunder. The Wild Life of Kenya*, Londres, Collins, 1963, p. 364.

9. Kenneth Mellanby, « Darling, Sir Frank Moss Fraser (1903-1979) », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004, <https://doi.org/10.1093/ref:odnb/30999> (consulté le 24 mars 2022).

10. À propos des travaux écologiques de Huxley et Worthington, voir notamment : Peder Anker, *Imperial Ecology. Environmental Order in the British Empire, 1895-1945*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, p. 196-218 et 228-236 ; Marianne Sommer, *History Within. The Science, Culture and Politics of Bones, Organisms, and Molecules*, Chicago & Londres, The University of Chicago Press, 2016, p. 207-231.

Abattre pour conserver

pour mener à bien le travail de terrain visant à étayer le nouveau paradigme. La plupart viennent des États-Unis, mais le très large rayonnement du programme de recherche attire également des biologistes français, suédois et belges¹¹.

Venant d'horizons divers, les membres du groupe partagent de toute évidence une même philosophie. Tous, ou presque, se situent du même côté de la ligne de partage entre partisans de la « préservation » et de la « conservation » qui, pour les acteurs de l'époque comme pour les historiens d'aujourd'hui, divise le mouvement international pour la protection de la nature depuis au moins le XIX^e siècle. Traditionnellement, en effet, la « préservation » vise à protéger la nature de toute influence humaine pour en maintenir l'intégrité originelle ; tandis que la « conservation » plaide pour une exploitation durable des ressources naturelles¹². En pratique, la distinction est loin d'être aussi nette, et l'acception précise de ces termes évolue selon le contexte historique dans lequel ils sont employés¹³. Dans les années 1950 et 1960, ils fonctionnent par exemple comme des marqueurs identitaires accompagnant la constitution d'une mouvance ou une stratégie de communication. Les tenants de la « conservation », notamment, dépeignent leur approche comme « moderne », « dynamique » et « scientifique », pour mieux se démarquer des préservationnistes, dont ils qualifient les idées de « traditionnelles », « statiques » ou « sentimentales »¹⁴.

Pendant très longtemps, les défenseurs occidentaux de la faune sauvage africaine ont adopté une position typiquement « préservationniste ». Ils s'appuyaient sur l'imaginaire romantique, véhiculé par les chasseurs blancs, d'un Éden africain vierge et sauvage, menacé à la fois par le développement colonial et par le « braconnage » pratiqué par les

11. Voir notamment : George Petrides et Wendell G. Swank, « The Status of Wildlife and Wilderness Areas in East Africa », *Oryx*, 5, 1960, p. 296 ; Fraser Darling, « African Wildlife as a Protein Resource », *Span*, 4, 1961, p. 103.

12. Sur ce débat, voir notamment : John McCormick, *Reclaiming Paradise. The Global Environmental Movement*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, p. 12-17.

13. Peder Anker, *Imperial Ecology, op. cit.*, p. 197.

14. Voir, entre autres : Fraser Darling, *Wildlife in an African Territory*, Londres, Oxford University Press, 1960, p. 2 ; Edgar Barton Worthington, « Dynamic Conservation in Africa », *Oryx*, 5-6, 1960, p. 314-345. Voir aussi les citations de Talbot, dans : Martin Holdgate, *The Green Web. A Union for World Conservation*, Londres, Earthscan, 1999, p. 64.

Protéger et détruire

populations indigènes. Les sociétés impériales puis internationales de préservation de la nature espéraient contrer ces menaces en réclamant un encadrement législatif de la chasse ainsi que la création de réserves et de parcs nationaux. Il s'agissait implicitement d'écarter autant que possible les hommes de la nature « sauvage ». Cette logique inspira les premiers accords de protection de la nature signés par les puissances coloniales, telles les conventions de Londres de 1900 et 1933, mais aussi, durant l'entre-deux-guerres, l'action non-gouvernementale de sociétés internationales de préservation. Lesquelles prônaient essentiellement une politique de protection non interventionniste, consistant à préserver l'équilibre naturel primitif de toute intervention humaine¹⁵.

Si ces idées demeurent longtemps dominantes, les débats sur la protection de la nature connaissent une progressive évolution après la Seconde Guerre mondiale. Les difficultés d'approvisionnement rencontrées durant la guerre et les vastes plans orchestrés par les gouvernements pour pallier la pénurie ne sont pas sans répercussion sur les théories de la nature. La gestion des ressources devient un enjeu majeur, a fortiori dans le contexte de création récente des Nations unies et de ses agences spécialisées. Lorsque le Conseil économique et social des Nations unies (CESNU) organise à Lake Success en 1949 une conférence très remarquée sur l'utilisation des ressources naturelles, l'Union internationale pour la protection de la nature (l'UIPN, la future UICN), profitant de l'occasion, tient sa première réunion technique au même endroit¹⁶. Huxley y invite Fraser Darling, dont les travaux portent encore à l'époque essentiellement sur l'Écosse. Dans le hall du centre de congrès, celui-ci fait connaissance avec les grandes figures du mouvement conservationniste états-unien, notamment

15. L'historiographie relative aux politiques de la faune sauvage africaine à l'époque coloniale est trop vaste pour être citée aussi. Citons, entre autres : John M. MacKenzie, *The Empire of Nature. Hunting, Conservation and British Imperialism*, Manchester & New York, Manchester University Press, 1988 ; Roderick Neumann, « Dukes, Earls and Ersatz Edens: Aristocratic Nature Preservationists in Colonial Africa », *Environment and Planning D. Society and Space*, 14, 1996, p. 79-98 ; William Adams, *Against Extinction. The Story of Conservation*, Londres & New York, Earthscan, 2004 ; Raf De Bont, *Nature's Diplomats. Science, Internationalism and Preservation, 1920-1960*, Pittsburgh, The University of Pittsburgh Press, 2021.

16. Ana-Katharina Woebse, « "The world after all was one": The International Environmental Network of Unesco and IUPN, 1945-1950 », *Contemporary European History*, 20-3, 2011, p. 331-348.

Abattre pour conserver

A. Starker Leopold, Fairfield Osborn Jr et William Vogt¹⁷. Ces trois-là plaident pour une « gestion du gibier » volontariste, n'excluant pas l'intervention humaine, et rapportent cette thèse à la question plus générale de la dépendance humaine aux ressources naturelles¹⁸. « Le facteur humain », souligne Vogt à Lake Success, « ne saurait davantage être exclu de la protection de la faune que de la conservation de l'eau, des sols, des ressources hydro-électriques ou autres »¹⁹. Une position tout à fait conforme aux idées de Fraser Darling.

Il faut attendre le milieu des années 1950 pour que le courant « néo-conservationniste » l'emporte au sein de l'UIPN. À cet égard, l'assemblée générale de l'Union qui se tient à Édimbourg en 1956 est déterminante. Elle est organisée au Royaume-Uni sous l'impulsion de Max Nicholson, directeur du Nature Conservancy et ami proche de Huxley. À la tête du Nature Conservancy, Nicholson a déjà impulsé un vaste programme environnemental qui, loin de s'en tenir à la protection de la nature « sauvage », s'intéresse aussi à la gestion des paysages ruraux. À Édimbourg, donc, il parvient, avec le soutien de Fraser Darling et de quelques conservationnistes états-unis, à faire rebaptiser l'organisation, qui devient l'Union internationale pour la conservation de la nature et des ressources naturelles (UICN)²⁰.

Le tout nouveau secrétaire-général, Tracy Phillips, développe les raisons de ce changement de nom dans une lettre envoyée à un collègue de l'UNESCO. « Un consensus s'est imposé », note-t-il :

« Dès lors que de toutes les ressources naturelles l'homme n'est pas la moindre, et que l'Union n'a d'autre objectif *in fine* que d'assurer le bien-être des hommes, il semble logique d'indiquer clairement la nécessaire dimension sociologique des objectifs et des actions de l'Union, et son esprit constructif et scientifique, plutôt que négatif et prohibitif²¹. »

17. Fraser Darling, *Pelican in the Wilderness. A Naturalist's Odyssey in North America*, New York, Random Press, 1956, p. 18.

18. Thomas Robertson, *The Malthusian Moment. Global Population Growth and the Birth of American Environmentalism*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2012, p. 36-60.

19. Thomas Jundt, « Duelling Visions for the Postwar World: The UN and UNESCO 1949 Conferences on Resources and the Origins of Environmentalism », *Journal of American History*, 101, 2014, p. 44-70.

20. Martin Holdgate, *The Green Web*, *op. cit.*, p. 63-65.

21. Lettre de Tracy Phillips à C.M. Berkeley, 15 janvier 1956, Archives de l'Unesco 502.7 A 01 IUCNRR 6 Part, Map VII.

Protéger et détruire

En matière de faune africaine il reviendra, dans les années suivantes, à Fraser Darling, Worthington et Huxley de traduire concrètement cette approche autoqualifiée de « constructive » et « scientifique ». Cela non pas *ex nihilo*, mais en s'appuyant sur une longue et riche tradition de formulation d'une pensée écologique.

Faire du neuf avec du vieux

Ils ont beau qualifier le travail mené en Afrique dans les années 1950 de « nouvelle pensée écologique » (Worthington), de « progrès rapides d'une science écologique » (Huxley) ou encore de « balbutiements [...] d'une écologie de l'usage des sols » (Fraser Darling), leurs idées-phares étaient déjà en germe durant l'entre-deux-guerres²². Les travaux menés dans les années 1920 par l'écologue et zoologue d'Oxford Charles Elton constituaient une première source d'inspiration majeure pour leur « nouvelle approche ». Ancien assistant de Huxley, Elton avait acquis une certaine notoriété grâce à ses travaux sur les chaînes trophiques écologiques, qui ne s'intéressaient pas seulement à l'interconnexion entre différentes espèces animales, mais aussi entre ces espèces et leurs prédateurs humains²³. Il influença les écologistes britanniques et américains, notamment Huxley, Worthington, Fraser Darling et Dasmann²⁴. Dans la droite ligne des travaux de Elton, ces derniers en viennent à considérer la conservation de la faune africaine comme un problème d'« écologie humaine », une expression récurrente sous la plume du zoologue²⁵. Idéalement, écrit Huxley en 1964, la gestion de la faune fait désormais partie intégrante

22. Fraser Darling, *Wildlife...*, *op. cit.*, p. 5 ; Edgar Barton Worthington, « Dynamic Conservation... », art. cité, p. 345 ; Julian Huxley, *The Conservation of Wild Life and Natural Habitats in Central and East Africa*, Paris, Unesco, 1961, p. 12.

23. Voir notamment : Peter Crowcroft, *Elton's Ecologists. A History of the Bureau of Animal Population*, Londres & Chicago, The University of Chicago Press, 1991 ; Peder Anker, *Imperial Ecology*, *op. cit.*, p. 89-107.

24. John Morton Boyd (dir.), *Fraser Darling in Africa. A Rhino in the Whistling Thorn*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1992, p. 13 ; Raymond Dasmann, *Called by the Wild. The Autobiography of a Conservationist*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 2002, p. 75.

25. Fraser Darling, *Wildlife...*, *op. cit.*, p. 3-4 ; Julian Huxley, « Wild Life as a Resource », *The North American Review*, 249-1, 1964, p. 37-41 ; Edgar Barton Worthington, *The Ecological Century. A Personal Appraisal*, Oxford, Clarendon Press, 1983, p. 97.

Abattre pour conserver

d'une « écologie humaine planifiée ». Le but étant, poursuit-il, « de parvenir à une relation optimale entre la vie humaine et les ressources dont elle a besoin²⁶ ».

Autre source majeure d'inspiration : les écrits de l'écologiste états-unien Aldo Leopold (le père de A. Starker Leopold, mentionné plus haut). Forestier de formation, Leopold est connu pour être le père fondateur, dans les années 1930, de la discipline que l'on a appelé la « gestion du gibier » (*game management*). Comme Elton, il s'intéressait à la dynamique des populations animales, liées selon lui à la question de la chasse d'une part, de la disponibilité de leur habitat et de la dégradation des sols d'autre part. Concept essentiel de la pensée de Leopold, la « capacité de charge » désigne la population maximale d'une certaine espèce qu'un environnement donné peut supporter pour une durée indéterminée – notion qu'il appliqua, entre autres, au fameux cas de la population de cervidés du plateau du Kaibab en Arizona. Après que les autorités fédérales eurent éradiqué les prédateurs, ces populations augmentèrent en flèche au cours des années 1920, détruisant la couverture végétale et dégradant les sols, pour finalement s'effondrer. Tel que rapporté par Leopold, cet épisode serait une mise en garde : l'intervention humaine peut, dans certains cas, affaiblir la capacité de charge d'un environnement²⁷. Une telle idée, alimentée par la peur malthusienne d'une croissance démographique incontrôlée, rencontre un large écho dans les cercles conservateurs après-guerre²⁸.

Les écologistes britanniques et nord-américains s'appuyèrent, donc, sur Elton et Leopold pour avancer un argument très concret. Fraser Darling insiste notamment sur ce point – que l'on retrouve dans les travaux d'autres « néo-conservateurs » : le bétail diffère de la faune sauvage locale en ceci qu'il outrepasserait plus facilement la capacité de charge des terres africaines. À l'appui de sa thèse, Fraser Darling

26. Julian Huxley, « Wild Life... », art. cité, p. 41.

27. Thomas R. Dunlap, *Saving America's Wildlife*, Princeton, Princeton University Press, 1988, p. 65-74 ; Curt D. Meine, *Aldo Leopold. His Life and Work*, Madison, University of Wisconsin Press, 1988, p. 34 ; Thomas Robertson, *The Malthusian Moment*, op. cit., p. 23-29.

28. Voir, entre autres : William Vogt, *Road to Survival*, New York, William Sloane Associates, 1948, p. 95 ; Fairfield Osborn, *Our Plundered Planet*, Londres, Faber and Faber Limited, n.d. [1948], p. 53-67 et 184.

Protéger et détruire

recourt, outre à la littérature déjà mentionnée, aux notions d'écologie végétale développées au début du XX^e siècle. Avec le temps, affirme-t-il, des « communautés climax » se sont constituées – c'est-à-dire des écosystèmes ayant atteint le stade le plus complexe et le plus divers possible compte tenu des contraintes physiques d'un environnement donné. En Afrique, ajoute-t-il, ce processus d'évolution a conduit à l'apparition d'une faune à la fois parfaitement adaptée à la végétation de ce continent aride, et extrêmement diversifiée en terme d'espèces, de façon à exploiter au mieux la variété des végétaux disponibles. Or moutons, chèvres ou bovins importés ne bénéficient pas d'une telle adaptation évolutive à la végétation locale, et se nourrissent presque exclusivement d'herbe, contribuant ainsi à dégrader la végétation et les sols²⁹.

Le raisonnement de Fraser Darling n'est pas nouveau. Le botaniste belge Jean Lebrun, par exemple, avait développé des idées similaires lors de recherches menées au Congo belge dans les années 1930³⁰. Ce qui est nouveau chez Darling, en revanche, est l'emploi d'un style imagé pour se faire comprendre. Dans la lignée de la nouvelle et très en vogue écologie des « écosystèmes », et inspiré par le concept de « cycle de transformation » développé par Alfred J. Lotka, il souligne le rôle de la faune sauvage dans les cycles à la fois chimique et énergétique au sein des écosystèmes³¹.

« Toutes les espèces sont concernées par la transformation de la matière », avance Fraser Darling : « les activités collectives et les productions des organismes montrent que ces derniers tendent à emmagasiner de plus en plus d'énergie solaire et à relâcher de plus en plus d'énergie libre en vertu d'un processus dissipatif. » Dans la même veine, il parle de croissance évolutive du « taux métabolique » d'un écosystème, de climax représentant « le flux énergétique maximal dans un ensemble de conditions physiques et climatiques données », ou encore des « blocages » du cycle causés par les feux de brousse et le

29. Fraser Darling, « Wildlife Husbandry in Africa », *Scientific American*, 203, 1960, p. 126.

30. Jean Lebrun, *La Végétation de la plaine alluviale au sud du lac Édouard*, Bruxelles, Institut des Parcs Nationaux du Congo Belge, 1947, 2 vol.

31. Sharon E. Kingsland, *The Evolution of American Ecology, 1890-2000*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2005, p. 185-199.

Abattre pour conserver

pastoralisme. D'après ce modèle, le convertisseur d'énergie et donc le producteur de protéines le plus efficace est la faune endémique de la région³².

De telles théories ne sont pas toujours fondées sur un travail de terrain mené en Afrique. Fraser Darling a acquis l'essentiel de son expérience de terrain dans son Écosse natale, où il a mis au jour un lien entre le déclin économique, la dégradation environnementale et le surpâturage ovin³³. Par la suite, il élargit son modèle à l'Alaska où, en collaboration avec A. Starker Leopold, il étudie l'impact de l'introduction de rennes semi-domestiqués de Sibérie³⁴. Selon ses conclusions, le renne importé comme le mouton écossais, responsables de « blocages » dans le cycle de transformation, provoquent à terme une dégradation de l'environnement. La même analyse s'applique évidemment aux troupeaux de bétail des groupes pastoraux d'Afrique subsaharienne³⁵.

Ces projections d'une contrée à l'autre ne servent pas seulement à comprendre les « blocages » écologiques, mais aussi à imaginer des solutions. À cet égard, l'URSS s'avère très inspirante. Fraser Darling, Huxley et d'autres écologistes occidentaux connaissent la gestion soviétique du saïga, une antilope des steppes d'Asie centrale, grâce aux travaux d'Andrej Bannikov, comme eux membre de l'UICN. Ils ne cachent pas leur admiration pour les Soviétiques, qui ont su ramener cette espèce proche de l'extinction à une population de deux millions d'individus, et ont posé les fondements d'une forme de « récolte soutenable » aux bénéfices non-négligeables sur le plan économique³⁶.

32. Fraser Darling, *Wildlife...*, *op. cit.*, p. 6-7 et 93-96 ; id., « Wildlife Husbandry... », art. cité, p. 127.

33. Fraser Darling, *West Highland Survey. An Essay in Human Ecology*, Oxford, Oxford University Press, 1955, p. 69.

34. A. Starker Leopold et Fraser Darling, *Wildlife in Alaska, an Ecological Reconnaissance*, New York, Ronald Press, 1953.

35. Pour des références explicites à l'Alaska et l'Écosse dans les travaux de Darling relatifs à l'Afrique : John M. Boyd (dir.), *Fraser Darling in Africa...*, *op. cit.*, p. 97 et 116 ; Fraser Darling, *Wildlife...*, *op. cit.*, p. 85 et 109 ; id., « African Wildlife... », art. cité, p. 101.

36. La monographie de Bannikov sur la saïga est publiée en Russie en 1961. Plusieurs réseaux médiatiques occidentaux en prennent connaissance et elle est intégralement traduite en allemand (1963) puis en anglais (1971) : Andrej Bannikov, *Biologija sajkaka*, Moscou, Sel'skochozjajstvennoj Literaturny Žurnalov i Plakatov, 1961 ; William Linnard, « The Saiga », *Oryx*, 7, 1963, p. 30-33 ; Julian Huxley, « Wild Life... », art. cité, p. 40 ; Raymond

Protéger et détruire

En 1963, Dasmann souligne ainsi que les antilopes fournissent à l'économie soviétique pas moins de « 6 000 tonnes métriques de viande de premier choix par an³⁷ ». L'implication étant, évidemment, qu'une gestion efficace offrirait des bénéfices similaires à l'Afrique sub-saharienne.

Pour rendre possible une telle gestion, les « néo-conservationnistes » ne cessent de réclamer davantage de fonds afin de mener des recherches de terrain. Parées du jargon de l'écologie des écosystèmes, qui a le vent en poupe, leurs requêtes ne sont pas vaines, si bien qu'à compter de la fin des années 1950, l'Afrique sub-saharienne accueille un nombre croissant de projets centrés sur la faune sauvage considérée comme source de protéines. Les écologistes organisent un vaste recensement aérien pour évaluer la population d'ongulés en Afrique, sa densité, ses déplacements ; ils engagent une recherche quantitative pour calculer leur « biomasse » ; et ils élaborent des programmes pour organiser l'abattage et la commercialisation³⁸. En 1960, au moins une population a vu sans conteste augmenter sa densité : celle des écologistes occidentaux présents dans les savanes africaines.

La dynamique institutionnelle

« Le néo-conservationnisme » s'accorde sans nul doute aux sensibilités scientifiques de l'époque, mais, pour prendre de l'ampleur, il lui faut aussi un ancrage institutionnel. Au sein du petit cercle de l'UICN, les idées de Fraser Darling s'imposent assez facilement. L'Union est cependant une organisation de petite taille, à laquelle ne participent qu'une poignée de scientifiques occidentaux, et qui plus est dotée de maigres moyens financiers. Aussi, beaucoup s'accordent à penser que, pour donner plus de poids à leur action, ils doivent renforcer leurs soutiens institutionnels.

F. Dasmann, *African Game Ranching...*, *op. cit.*, p. 39-40 ; Fraser Darling, « The Forward Look in Conservation », BBC Reith Lectures, 1969, <http://www.bbc.co.uk/programmes/p00h3xk5>, min. 20 (consulté le 24 mars 2022).

37. John M. Boyd (dir.), *Fraser Darling in Africa...*, *op. cit.*

38. Raymond F. Dasmann, *African Game Ranching...*, *op. cit.* ; Lee Talbot *et al.*, *The Meat Production Potential of Wild Animals in Africa. A Review of Biological Knowledge*, Farnham Royal (Bucks), Commonwealth Agricultural Bureau, 1965.

Abattre pour conserver

Dans une longue lettre à Huxley datée de juillet 1960, Nicholson analyse la situation. L'approche « néo-conservationniste », explique-t-il, a désormais bonne presse au sein de l'UICN, grâce notamment à l'entrée d'un certain nombre de ses partisans, comme Worthington, dans l'équipe dirigeante de l'organisation. Ils doivent néanmoins agir sur plusieurs plans. D'abord, il leur faut obtenir le soutien d'institutions internationales mieux dotées, comme l'Unesco, la Commission de coopération technique en Afrique au sud du Sahara (CCTA) ou encore l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO). Ensuite, les conservationnistes occidentaux se doivent d'établir un plan d'action adapté au contexte de la décolonisation. Comme nombre de ses homologues, Nicholson craint de voir les aires protégées d'Afrique bientôt menacées par le chaos postcolonial. Aussi est-il essentiel de prendre langue en Afrique avec « les hommes politiques, les administrateurs et toutes les personnes amenées à occuper une position de pouvoir dans le nouvel ordre des choses³⁹ ».

Les membres les plus importants de l'UICN suivent cette stratégie de double main tendue : en direction des institutions internationales d'une part, de potentiels leaders africains d'autre part. Et cela ne fait que renforcer leur intérêt pour une faune conçue comme ressource naturelle – un prisme, selon eux, propre à séduire aussi bien les organisations œuvrant en faveur du développement, telle la FAO, que les futurs dirigeants africains⁴⁰. Cette stratégie atteint un sommet lorsque, en 1960, sous la houlette de Worthington, un petit groupe de travail de l'UICN lance le « Projet spécial pour l'Afrique ». Conçu pour renforcer les liens avec l'Unesco, la FAO et la CCTA, ce plan commun vise à « informer l'opinion publique et la guider, par l'entremise de ses dirigeants et responsables gouvernementaux, vers l'idée que la mise en œuvre de pratiques de conservation, fondées sur l'expertise écologique, sert les intérêts de tous les pays africains ». Dans un document de travail de la première heure figure parmi les objectifs principaux la

39. Lettre de Nicholson à Huxley, 27 juillet 1960, Julian Huxley Papers, Rice University Archives, Houston.

40. Par exemples : lettre de Huxley à Bloemers, 2 mars 1960, Archives de l'Unesco 502.7 A 01 IUCNNR 6 Part, Map XI ; lettre de Huxley à Harold G. Coolidge, 25 mai 1960, Julian Huxley Papers, Rice University Archives, Houston ; George Petrides et Wendell G. Swank, « The Status of Wildlife... », art. cité, p. 301.

Protéger et détruire

« récolte de protéines animales et d'autres produits naturels dans le cadre d'une production soutenable⁴¹ ». Le Projet spécial n'est autre, en somme, que du néo-conservatisme en acte⁴².

Worthington et Huxley ont préparé le terrain avec soin. Au printemps 1960, Worthington profite d'une mission menée en Afrique de l'Ouest et du Sud au nom du Nature Conservancy pour s'entretenir avec des officiels locaux, tandis que Huxley entreprend une tournée similaire au nom de l'Unesco. Fort de ce tour d'horizon, le Projet démarre officiellement en septembre 1960, date de mise en œuvre de sa « première étape » : Gerald G. Watterson, agent forestier de la FAO en Afrique, visite seize pays du continent pour y « prêcher la bonne parole⁴³ ». Suit bientôt une deuxième étape : l'organisation, en Afrique sub-saharienne, d'une conférence réunissant des écologistes (principalement occidentaux) et des dirigeants politiques (principalement africains).

Une telle configuration représente un tournant stratégique radical. La dernière grande conférence internationale consacrée à la protection de la faune africaine, qui s'était tenue dans la ville congolaise de Bukavu en 1953, n'avait rassemblé que des délégués européens et des Sud-Africains blancs⁴⁴. Dans le contexte de la décolonisation, les responsables de l'UICN considèrent que la présence d'« Africains indigènes » est fondamentale. Cette conférence vise spécifiquement à convaincre les dirigeants africains que la faune sauvage est, pour citer Huxley, une importante source de « profit, de protéines, et de prestige⁴⁵ ». Pour accueillir l'événement, l'on retient la ville d'Arusha, au Tanganyika, qui proclame son indépendance quelques mois plus tard⁴⁶. Annoncé en conférence de presse, son objet est l'étude scientifique de la faune

41. « African Special Project (ASP), 1960-1963 », Rapport du groupe de travail de l'UICN, Archives de l'Unesco 502.7 A 01 IUCNNR 6 Part, Map XI.

42. Sur le Projet spécial pour l'Afrique, voir plus généralement : Martin Holdgate, *The Green Web, op. cit.*, p. 71-74.

43. Lettre de Worthington à Huxley, 13 septembre 1960, Julian Huxley Papers, Rice University Archives, Houston.

44. Jean-Paul Harroy (dir.), *Troisième conférence internationale. Protection de la faune et la flore en Afrique*, Bruxelles, Clarence Dennis, 1953, p. 15-18.

45. Lettre de Huxley à Victor Kovda, 11 août 1960, Archives de l'Unesco UNESCO 502.7 A 01 IUCNNR 6 Part, Map XI.

46. Lettre de Worthington à Huxley, 16 août 1960, Julian Huxley Papers, Rice University Archives, Houston.

Abattre pour conserver

sauvage africaine, et sa visée ultime « à la fois de sauver la mégafaune de la destruction [...] et d'aider efficacement les Africains à améliorer leurs conditions de vie et leur niveau nutritionnel⁴⁷ ».

Les organisateurs se félicitent de la participation africaine à Arusha. Premier ministre du Tanganyika, Julius Nyerere est présent avec quelques-uns de ses ministres et des « chefs » Masai locaux ; d'autres pays africains ont envoyé des délégués – étrangement désignés comme « confrères » (*fellows*) dans les actes de la conférence. Au demeurant, les experts en écologie, hormis de notables exceptions comme David Wasawo, zoologue kényan formé en Grande-Bretagne, sont en grande majorité des Occidentaux. Venus d'Europe et des États-Unis, ces savants débattent longuement de « la faune comme ressource alimentaire », sans oublier de souligner aussi son importance culturelle, spirituelle et touristique. Des excursions destinées à exposer de « bons » et « mauvais » exemples d'usage des espaces naturels reflètent le ton éducatif et moralisateur de l'entreprise. On vante ainsi « l'équilibre naturel » des parcs nationaux voisins, tandis qu'on montre du doigt les terres masai du Kenya, dénonçant la sévère érosion attribuée au pâturage des troupeaux⁴⁸. Des brochures destinées à un public plus vaste, disponibles en swahili et en anglais, prônent la récolte de faune sauvage et soulignent son intérêt lucratif⁴⁹.

Le même message ressort de la troisième étape du Projet spécial pour l'Afrique, qui prend la forme d'une série de missions de conseil financées par la FAO et menées entre 1961 et 1963 par Thane Riney et le chargé d'éducation Peter Hill. Ces interventions aboutissent, entre autres choses, à la rédaction d'un rapport destiné à aider les gouvernements africains à trouver un juste équilibre entre leur développement et la conservation des ressources naturelles.

47. « Conférence de Presse », 24 juillet 1961, Archives de l'Unesco 502.7 A 01 IUCNNR 6 Part, Map XII.

48. Gerald G. Watterson (dir.), *Conservation of Nature and Natural Resources in Modern African States*, Morges, UICN, 1963, p. 96-108 ; Lee Talbot, Marty Talbot et Hugh Lamprey, *An Introduction to the Landscape. Wildlife and Land Use Ecology and Conservation in Masailand and Other Areas of the Southern Rift Valley and Central Provinces in Kenya and Northern Province, Tanganyika*, Morges, UICN, 1961.

49. « Kuuliza si Unjinga? What is the Answer? », août 1961, Unesco Archives 502.7 A 01 IUCNNR 6 Part, Map XIII.

Protéger et détruire

Les « néo-conservationnistes » ont conscience de marquer des points. Dans une lettre adressée à Huxley en 1961, Fraser Darling évoque une « période palpitante » : « Nous avons davantage avancé en un an ou deux que ces trente dernières années⁵⁰. » La stratégie qu'ils ont élaborée ensemble semble porter ses fruits. L'UICN se fonde peu à peu dans un paysage institutionnel plus vaste, comprenant notamment les agences spécialisées des Nations unies. Et certains des nouveaux dirigeants africains les plus en vues, tels Nyerere ou le Premier ministre kényan Jomo Kenyatta, affichent leur soutien à une politique de conservation de la faune sauvage – du moins publiquement, et pour le moment⁵¹. Défendre l'exploitation de celle-ci comme une ressource naturelle a permis de tisser un nouveau réseau.

Imaginaires de « l'Afrique » et des « Africains »

Au début des années 1960, la rhétorique déployée par les conservationnistes occidentaux mêle l'idée d'une gestion volontariste de la faune sauvage africaine comme ressource alimentaire à celles de l'implication communautaire et de l'autodétermination des peuples africains⁵². Ces deux dimensions ne sont toutefois ajoutés à l'argumentaire que sur le tard et non sans réticence. Le cas de Fraser Darling en fournit une parfaite illustration. Dans des notes de terrain prises lors d'un voyage de reconnaissance en Rhodésie du Nord (la future Zambie), il présente la participation africaine à la définition d'une politique commune comme étant au mieux problématique, arguant tout de go que « les Africains sont hermétiques à l'idée de conservation⁵³ ». Ailleurs, il prône un « paternalisme strict », tout en reconnaissant qu'une telle posture risque de se voir taxer « d'abject relent de colonialisme »⁵⁴. Dans la même veine, Fraser Darling refuse d'envisager que les revenus

50. Lettre de Fraser Darling à Huxley, 9 octobre 1961, Julian Huxley Papers, Rice University Archives, Houston.

51. Sur la position de Nyerere, voir : Stephen Macekura, *Of Limits and Growth. The Rise of Global Sustainable Development in the Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 57-61.

52. Gerald G. Watterson (dir.), *Conservation of Nature...*, *op. cit.*, p. 20.

53. John M. Boyd (dir.), *Fraser Darling...*, *op. cit.*, p. 18.

54. Fraser Darling, *Wildlife...*, *op. cit.*, p. 11, 80 et 99-100.

Abattre pour conserver

des parcs nationaux puissent être alloués aux chefs de tribus « indigènes ». Pour lui, les autorités nationales ou internationales, et non les communautés locales, sont les mieux placées pour piloter les mesures de conservation. Il faut attendre les années 1960, et la vague d'indépendances gagnant le continent, pour qu'il revienne sur ses positions⁵⁵.

Plutôt radicales, les idées de Fraser Darling sont loin d'être marginales. Les conservationnistes à l'origine du Projet spécial pour l'Afrique sont saisis d'une même peur : que la décolonisation engendre une mauvaise gestion des ressources naturelles. Aussi est-il à la fois crucial et urgent à leurs yeux de faire évoluer l'état d'esprit des populations africaines. Un rapport confidentiel qualifie la mentalité des indigènes de « noeud du problème actuel de la conservation en Afrique⁵⁶ ». De ce point de vue, pour les conservationnistes occidentaux, promouvoir la récolte de gibier semble la voie plus prometteuse. Les écologistes américains George Petrides et Wendell G. Swank notent ainsi dans le journal conservationniste *Oryx* que « l'accès des populations indigènes à une pratique de chasse réglementée augmenterait certainement leur intérêt pour la sauvegarde de la ressource que constitue la faune sauvage⁵⁷ ».

Un tel raisonnement repose, bien entendu, sur un certain nombre de préjugés quant à la psychologie de « l'Africain ». Ces préjugés transparaissent très explicitement dans un document préparatoire à la conférence d'Arusha, non signé :

« L'Africain est un réaliste. Considérer le gibier comme une ressource alimentaire non seulement lui sera une idée plus accessible que celle de protéger les animaux sauvages pour des raisons esthétiques, scientifiques ou sentimentales ; mais de plus, dans bien des cas, la notion répond à un instinct profondément ancré, à un mode de vie, si bien que, judicieusement gérée, elle devient un instrument de gestion extrêmement efficace⁵⁸. »

55. John M. Boyd (dir.), *Fraser Darling...*, *op. cit.*, p. 216.

56. Edgard B. Worthington « Confidential. The Nature Conservancy – Scientific Policy Committee. Summary Report », 23 mars 1960, Julian Huxley Papers, Rice University Archives, Houston.

57. George Petrides et Wendell G. Swank, « The Status of Wildlife... », art. cité, p. 301.

58. Gerald G. Watterson (dir.), *Conservation of Nature...*, *op. cit.*, p. 21.

Protéger et détruire

Il va sans dire que les écologistes réunis à Arusha se considèrent comme les garants de cette « gestion judicieuse ». Il y a donc une stratégie discursive qui consiste à représenter l'Africain comme un « réaliste », et la récolte de gibier comme la source de protéines la plus profitable.

Les conservationnistes occidentaux recourent aussi à un autre argument, en apparence contradictoire. En référence à la pensée du naturaliste français Théodore Monod, ils n'ont de cesse de rappeler que dans un passé lointain, « traditionnel », les Africains vivaient en harmonie avec la nature⁵⁹. Ce mythe condamne le colonialisme pour avoir introduit une attitude mercantile chez des Africains encore animés d'une mentalité plus archaïque, plus spirituelle. Lors de la conférence d'Arusha, Watterson avance ainsi qu'il existe « des signes clairs de ce que leurs liens traditionnels avec la nature restaient profondément enracinés, et que les us et coutumes ancestraux ne manqueraient pas de resurgir dans la culture africaine. » À première vue, une telle rhétorique ne semble pas en phase avec les arguments technocratiques généralement avancés pour défendre la récolte de faune sauvage. En pratique, les conservationnistes occidentaux mêlent habilement les deux : le rapport d'Arusha n'affirme-t-il pas que, pour reconnecter les Africains à leur conservationnisme intime, il faut leur délivrer des conseils d'ordre scientifique⁶⁰ ?

La relation ambivalente des conservationnistes occidentaux à l'Afrique « traditionnelle » trouve un corollaire dans leur imaginaire sociotechnique du continent. Tout en tenant les technologies des pays développés pour largement responsables de la destruction de la vie sauvage africaine, ils les jugent essentielles à leur sauvegarde. Ils envisagent par exemple d'employer des avions pour conduire les troupeaux, pister les braconniers, mener des inspections aériennes et transporter de la viande ; ils misent sur des équipements réfrigérants, des usines de transformation mobiles, des substances vétérinaires pour immobiliser les grands mammifères ou encore des antibiotiques à vaporiser dans la

59. Théodore Monod, « Man's Dependence on Nature and her Resources », *ibid.*, p. 242-246.

60. Gerald G. Watterson (dir.), *ibid.*, p. 54.

Abattre pour conserver

savane. En même temps, ils se demandent comment ancrer ces pratiques dans la foi en l'équilibre naturel et la spiritualité propres à l'Afrique précoloniale. À ce titre, leurs programmes de gestion technologique doivent, pensent-ils, s'intégrer aux traditions cynégétiques « tribales⁶¹ ».

En 1960, les « néo-conservationnistes » ont donc dressé un tableau clair de ce à quoi doit ressembler une politique moderne de protection de la nature en Afrique. Sur le papier, ils ont dessiné une gestion rationnelle des « terres marginales » apte à les rendre nourricières, qui impliquerait autant que possible les populations locales, serait guidée par la science écologique et mise en œuvre grâce à des technologies de pointe. Mais passer de la rhétorique aux réalisations concrètes s'avère délicat. Les essais de récolte se limitent à quelques sites « expérimentaux », et encore ceux-ci correspondent-ils rarement au modèle⁶².

Le premier exemple d'un programme de récolte de gibier mené à grande échelle en Afrique sub-saharienne nous est fourni par le parc national Queen Elizabeth, en Ouganda, qui, d'après une enquête de l'UICN, entame une politique de récolte d'hippopotames dès 1958. Il s'agit de ramener la population d'hippopotames au niveau de la « capacité de charge » supposée du parc, tout en impliquant les populations locales et en leur instillant une « fierté patrimoniale »⁶³. En dépit de l'investissement d'entrepreneurs locaux pour la vente de la viande, la filière reste fermement contrôlée par le personnel du parc, et il n'est jamais question de revenir sur les précédentes expulsions d'éleveurs basongora⁶⁴.

61. Fraser Darling, « Wildlife Husbandry... », art. cité, p. 133 ; Thane Riney, « The International Importance of African Wildlife », *Unasylva (FAO)*, 15-2, 1961, p. 75-80 ; François Bourlière, « Conservation and Management of Game Stock », *A Review of the Natural Resources of the African Continent*, Paris, Unesco, 1963, p. 395-401.

62. Edgard B. Worthington, « Dynamic Conservation... », art. cité, p. 345.

63. John H. Blower and A. C. Brooks, « Development and Utilization of Wildlife Resources in Uganda », in G. G. Watterson (dir.), *Conservation...*, p. 96-108.

64. À propos de l'enquête de l'UICN, voir : « Proposition de réduction d'hippopotames – Résumé des réponses », Archives de l'Unesco 502.7 A 01 IUCNNR 6 Part, Map IX. Concernant les modèles de récolte au parc national Queen Elizabeth, voir : George Petrides et Wendell G. Swank, « Management of the Big Game Resource in Uganda, East-Africa », *Transactions of the 23rd North American Wildlife Conference*, Washington, Wildlife Management Institute, 1958, p. 461-477 ; Clive Alfred Spinage, *African Ecology. Benchmarks and Historical Perspectives*, New York, Springer, 2012, p. 615-673.

Protéger et détruire

Le même constat s'applique au Galana River Scheme, au Kenya : à compter de 1960, on embauche des « braconniers » waliangulu repentis pour mener à bien la récolte d'éléphants dans la zone tampon entourant le parc national de Tsavo. Le programme, très applaudi au sein de l'UICN, n'accorde que très peu, voire pas aucune autonomie aux Waliangulu – qui, comme les Basongora d'Ouganda, se sont précédemment vus privés de leur accès traditionnel aux ressources de cette zone. Si les protéines produites dans le parc sont potentiellement destinées à une commercialisation à l'extérieur, en revanche les conservationnistes n'ont nulle intention d'y réintroduire les populations locales⁶⁵.

Dépassant les seuls parcs nationaux, leurs ambitions s'attachent aussi à la gestion des ressources naturelles des zones non protégées. Fraser Darling, Worthington et Huxley identifient ainsi le cobe de Lechwe (une espèce d'antilope assez répandue) en Rhodésie du Nord comme une bonne source de protéines. Cependant, leur intention de mêler l'écologie de la faune sauvage à l'occidentale et les traditions cynégétiques des communautés africaines reste lettre morte⁶⁶. Il n'y a qu'en Rhodésie du Sud que Dasman et Mosmann parviennent à mettre en œuvre un véritable projet de récolte de gibier en dehors des parcs nationaux, au ranch des Henderson, mentionné plus haut. Dans ce cas précis, l'engagement communautaire se limite à celui de ranchers blancs⁶⁷.

À l'aube des décolonisations, des hommes comme Fraser Darling, Worthington et Huxley sont parvenus à créer un imaginaire socio-technique de l'Afrique qui marie la gestion technocratique des terres à l'engagement communautaire. Toutefois, malgré leur empressement, ils ne réussissent pas à traduire en réalité leur vision hybride (et quelque peu paradoxale) avant que les pays d'Afrique sub-saharienne ne

65. Sur ce schéma, voir: Noël Simon, « The Galana Management Scheme », in G. G. Watterson (dir.), *Conservation...*, op. cit., p. 325-328. Ce schéma fut érigé en modèle par: Fraser Darling, « Wildlife Husbandry... », art. cité, p. 126; Julian Huxley, *The Conservation...*, op. cit., p. 78; Edgard B. Worthington, « Confidential... », art. cité.

66. Fraser Darling, *Wildlife...*, op. cit., p. 112-116; Julian Huxley, *The Conservation...*, op. cit., p. 50; Edgard B. Worthington, « Confidential... », art. cité.

67. Dans ses mémoires, Dasman revient explicitement sur le contexte discriminatoire dans lequel il travaillait (*Called by the Wild...*, op. cit., p. 104).

Abattre pour conserver

proclament leur indépendance. Les programmes de récolte expérimentaux ne parviennent pas à véritablement associer les communautés locales, et quand vient le temps de l'indépendance (1961 pour le Tanganyika, 1962 pour l'Ouganda, 1963 pour le Kenya, 1964 pour la Zambie – Rhodésie du Nord – et 1965 pour la Rhodésie du Sud), les résultats sont pour le moins limités.

*
* *

Le projet de récolte de gibier africain comporte une forte dimension symbolique pour la communauté internationale des conservationnistes. Il incarne l'évolution d'une pensée de la « préservation » à une pensée de la « conservation », tout en témoignant d'une volonté de concilier l'écologie des écosystèmes et la promesse, au moins tardive, d'une participation communautaire. Mais, derrière la rhétorique du changement, on constate une permanence des pratiques. Dans son autobiographie, Worthington rapporte comment, à l'issue de la conférence d'Arusha, il s'est rendu avec Huxley et Nicholson au cratère du Ngongorongongo, qui compte parmi les lieux les plus emblématiques de « l'Éden africain ». Sur place, les visiteurs britanniques se seraient « émerveillés du niveau élevé de productivité biologique conservée dans les prairies du cratère⁶⁸ ». Or, ce qu'ils ont sous les yeux n'est autre, on l'aura compris, que les grands mammifères charismatiques déjà au cœur des politiques mondiales de préservation depuis au moins la fin du XIX^e siècle. Bien que parés d'un nouveau jargon – celui de la « productivité conservée » –, les intérêts anciens pour la préservation sont là prolongés, plutôt que questionnés.

L'histoire de la récolte de gibier en Afrique ne s'arrête pas avec la décolonisation. Dans une conférence radiophonique diffusée par la BBC en 1969, Fraser Darling relève « l'étonnante rapidité avec laquelle l'esprit scientifique a gagné l'Afrique⁶⁹ ». Et en effet, la gestion « scientifique » de la récolte de gibier, autrefois apanage des savants étrangers,

68. Edgard B. Worthington, *The Ecological Century...*, *op. cit.*, p. 156.

69. Fraser Darling, « The Forward Look in Conservation », BBC Reith Lectures, 1969, <https://www.bbc.co.uk/programmes/p00h65s6>, min. 23 (consulté le 24 mars 2022).

Protéger et détruire

est aujourd'hui endossée par une nouvelle génération de gestionnaires africains – parmi lesquels, par exemple, le Ghanéen Emmanuel Asibey⁷⁰. La pratique des ranchs de gibier, en particulier, s'est largement développée. Comme l'a relevé Jane Carruthers, leur nombre en Afrique du Sud a spectaculairement augmenté depuis les années 1960, dépassant les 5 000 au début des années 2000 et occupant plus de 13 % du territoire national⁷¹. Parallèlement, l'élevage de gibier privé, à visée commerciale, s'est beaucoup développé en Namibie, au Zimbabwe et en Zambie⁷².

Le développement de ces parcs à gibiers ne s'est pas toujours conformé aux imaginaires sociotechniques des conservationnistes occidentaux. Nombre de leurs sites « expérimentaux » pionniers n'aboutissent qu'à de sévères déceptions. Le Galana River Scheme ne parvient pas à générer de revenus substantiels et le nombre de participants décline rapidement. En 1967, les administrateurs du parc délèguent le projet à une compagnie privée avant d'y mettre un terme définitif⁷³. Dans le parc Queen Elizabeth, la récolte de gibier se poursuit jusque dans les années 1970, avant que le chaos politique ne précipite la chute de la population d'hippopotames⁷⁴. En Rhodésie du Sud, les Henderson poursuivent un temps l'élevage de gibier, mais ils trouvent bientôt plus profitable « d'organiser des safaris de chasse » que « de prélever et transporter de la viande »⁷⁵.

70. Voir par exemple : Emmanuel Asibey, « Wildlife as a Source of Protein in Africa South of the Sahara », *Biological Conservation*, 6-1, 1974, p. 32-39.

71. Jane Carruthers, « Wilding the Farm... », art. cité, p. 160.

72. William Wolmer, « Wilderness Gained, Wilderness Lost: Wildlife Management and Land Occupations in Zimbabwe's Southeast Lowveld », *Journal of Historical Geography*, 31, 2005, p. 260-280 ; Jon Barnes et Jones Brian, « Game Ranching in Namibia », in H. Suich, B. Child et A. Spencely (dir.), *Evolution and Innovation in Wildlife Conservation. Parks and Game Ranches to Transfrontier Conservation Areas*, Londres, Earthscan, 2008, p. 113-126 ; Peter A Lindsay *et al.*, « The Zambian Wildlife Ranching Industry: Scale, Associated Benefits, and Limitations Affecting Its Development », *Plos One* 8-12, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0081761> (consulté le 24 mars 2022).

73. Reuben Matheka, « The International Dimension... », art. cité, p. 127.

74. Vincent Muwinaka, « A Recent Bottleneck in the Warthog and Elephant Populations of Queen Elizabeth National Park, Revealed by a Comparative Study of Four mammalian Species in Uganda National Parks », *Animal Conservation*, 6, 2003, p. 237-245.

75. Raymond F. Dasmann, *Called by the Wild...*, *op. cit.*, p. 106.

Abattre pour conserver

Dans un entretien datant de 2000, Dasmann ne cache pas son amertume quant à l'évolution de la situation. « L'élevage de gibier », affirme-t-il, « s'est révélé une très mauvaise idée à bien des égards ». Il fait allusion, entre autres, aux animaux exotiques expédiés aux États-Unis comme trophées de chasse, et à l'échec d'une réintégration de la faune sauvage dans l'économie des populations locales africaines⁷⁶. Il n'est pas le seul à penser ainsi. Dans les rangs conservacionnistes, certains se montrent de plus en plus critiques quant à l'impact global de l'élevage de gibier sur les effectifs faunistiques. Et d'autres reprochent à cet élevage tel qu'il est pratiqué de servir davantage le goût occidental pour le tourisme et la chasse sportive que la sécurité alimentaire des populations autochtones⁷⁷. Dans une synthèse récente, Brian Child et ses coauteurs expliquent combien tout cela est logique : « Contrairement au safari de chasse, à la fois rentable et écologiquement solide, la production de viande de brousse à visée commerciale ou nourricière est écologiquement risquée et économiquement fragile⁷⁸. »

On ne s'étonnera guère qu'aujourd'hui, les grands principes de la gestion scientifique du gibier défendus par Fraser Darling et ses contemporains aient été remis en cause. Toutefois, la pérennité scientifique et la viabilité économique ne sont que deux critères, qui ne sauraient à eux seuls mesurer le succès des imaginaires sociotechniques développés dans les années 1950. Ces imaginaires servaient aussi d'autres objectifs : réorganiser le réseau conservacionniste à l'échelle internationale, réhausser sa réputation scientifique, restructurer ses liens institutionnels, assurer enfin la pérennité de l'hégémonie des écologistes occidentaux dans l'Afrique postcoloniale. Le projet de récolte de gibier a incontestablement joué un important rôle symbolique dans ces divers domaines. Il a aussi certainement renforcé la position d'un certain groupe de conservacionnistes britanniques et états-uniens.

76. *Ibid.*, p. 33-34.

77. Ross T. Pitman, « The Conservation Costs of Game Ranching », *Conservation Letters: A Journal of the Society of Conservation Biology*, 10-4, 2017, p. 403-413.

78. Brian A. Child *et al.* « The Economics and Institutional Economics of Wildlife Farming on Private Land », *Pastoralism: Research, Policy and Practice*, 2-18, 2012, <https://pastoralism-journal.springeropen.com/articles/10.1186/2041-7136-2-18> (consulté le 24 mars 2022).

Protéger et détruire

Chapitre 4. Rambouillet, les stations et l’Afrique coloniale française. Conservation et amélioration de la nature (1900-1930) – <i>Raphaël Devred</i>	109
Une approche comptable des exportations de Rambouillet en Afrique... ..	112
Les essais de Rambouilllets dans l’Afrique française.....	116
L’amélioration par la station : méthodes zootechniciennes.....	119
Le Rambouillet au désert : la foi zootechnicienne en échec.....	127
Chapitre 5. Une étrange absence. La conservation de la nature dans le Liban et la Syrie sous mandat – <i>Diana K. Davis</i>	135
Imiter le Maghreb	136
Profits, politique et conservation « sur le papier ».....	148
Le British Middle East Office, la FAO et les réseaux internationaux.....	154
Une conservation cachée sous nos yeux.....	161
Chapitre 6. Entre empire et développement. Vie et carrière de l’ubiquitaire Arthur Hugh Bunting – <i>Joseph Hodge</i>	165
Pour une histoire transnationale du développement : la « carrière » coloniale et postcoloniale de Arthur Hugh Bunting.....	169
Acte 1. Milieu familial et jeunesse en Afrique du Sud	171
Acte 2. Le début de carrière de Hugh Bunting, et le East Africa Groundnut Scheme	178
Acte 3. « Chair & Dean of Agriculture » à l’université de Reading.....	184
Chapitre 7. Abattre pour conserver. Protéines, organisations internationales et faune sauvage africaine (1955-1965) – <i>Raf De Bont</i>	189
« Conservation dynamique » vs « préservation statique »	192
Faire du neuf avec du vieux.....	196
La dynamique institutionnelle	200
Imaginaires de « l’Afrique » et des « Africains ».....	204
Chapitre 8. Les Adamson, <i>Born Free</i> et la fin de l’ère coloniale : des images qui changent le monde animal – <i>William Beinart</i>	213
Joy Adamson artiste.....	215
Premières photographies de lion	217
Images d’Elsa jeune lionne, premiers pas vers la liberté.....	221
Retour à la nature et séparation.....	227